

Communication



Parole à prendre, parole à réapprendre

La parole est, pour Philippe Breton, théoricien de la communication, davantage qu'un objet d'étude : un combat d'humaniste. Contre la violence des discours creux, des fausses négociations, du pouvoir muet et des refus d'entendre, il faut réapprendre à argumenter et à convaincre. Son *Eloge de la parole* (éd. La Découverte) cherche le cœur battant de la démocratie, « régime de la parole ». Conversation.

Télérama : La parole est omniprésente dans la société de l'information. Pourquoi cette urgence à la réhabiliter ?

Philippe Breton : Nous sommes dans une société paradoxale. D'un côté, la parole est omniprésente, dans les médias comme dans les situations privées ou professionnelles : vous cherchez un travail, on vous demande de savoir parler... En même temps, la parole ne circule pas vraiment. Nous sommes pris dans cette injonction contradictoire : parlez mais taisez-vous. On n'existe que si l'on parle, mais tout est fait pour que nous nous imposions le silence... Dès lors, la question qui me travaille est la difficulté que beaucoup disent éprouver à « prendre la parole ». Le phénomène n'est pas marginal et on a tort de le mettre sur le compte d'une timidité dont il faudrait guérir. Si c'était le cas, la difficulté ne serait pas aussi répandue qu'elle l'est, et à tous les niveaux de la société.

Télérama : Vraiment à tous les niveaux ?

Philippe Breton : Oui, vraiment. Seulement, plus on monte dans la hiérarchie sociale et culturelle, plus on a les moyens de cacher ses incompétences à argumenter en se repliant sur les ressources autoritaires du langage.

Télérama : Qu'est-ce exactement que « prendre la parole » ?

Philippe Breton : Prendre la parole implique un enjeu : je m'engage, c'est moi qui parle. La communication, que l'on a tendance à prendre pour une fin en soi, n'a lieu que parce que nous avons d'abord quelque chose à nous dire. Ce « quelque chose à dire », que j'appelle la « parole », est notre inscription dans le monde en tant que sujet humain autonome. La première nécessité, quand je prends la parole, c'est déjà d'être entendu. Puis, d'être convaincant : la parole digne de ce nom est toujours une proposition de changement, elle doit provoquer chez l'autre une interrogation, un intérêt.

Télérama : Faire l'éloge de la parole, est-ce aussi faire l'éloge de la démocratie ?

Philippe Breton : Evidemment. La démocratie est le régime de la parole : ce qui va arriver, nous allons le décider nous-mêmes, en en parlant ensemble, et dans cet échange ma parole vaut la vôtre. La démocratie, c'est « penser ensemble tout haut », comme l'écrit Marcel Detienne. Les institutions démocratiques sont toutes des institutions de la parole : urnes, assemblées, conseils. Si on en retire la parole, elles sont vidées de leur sens, ce qui est toujours la tentation des pouvoirs forts. Profondément, c'est cela qu'attaque le Front National : notre capacité, en tant que sujets, de discuter, de nous opposer pacifiquement, par la parole contradictoire. La montée de l'extrême droite peut s'interpréter comme le retour d'une certaine fascination pour la non-parole, c'est-à-dire pour celui qui parle à votre place. On se dépossède volontairement de sa propre parole en la donnant à quelqu'un. D'ailleurs, ce quelqu'un →

Philippe Breton

Sociologue au CNRS à Strasbourg, docteur en sciences de l'information et de la communication, il a analysé les ressorts du discours du Front national dans *La Parole manipulée, critiqué L'Utopie de la communication et Le Culte de l'Internet* (tous aux éd. La Découverte). Il vient de publier *Eloge de la parole* (éd. La Découverte, 192 p., 14,50 €), et va faire paraître, en janvier, chez le même éditeur, *Argumenter en situations difficiles*.

→ se présente justement ainsi : « Moi, je dis tout haut ce que vous pensez tout bas. »

Télérama : En Alsace, où vous habitez, le Front national a réalisé près de 25 % des voix aux dernières élections. Votre façon à vous de lutter contre la montée de l'extrémisme a été de créer des « ateliers d'argumentation ». Pourquoi ?

Philippe Breton : J'avais été choqué de voir tous ces jeunes gens, qui manifestaient avec beaucoup de générosité contre le FN, stigmatiser avec autant de force l'ensemble d'un électorat. Or le sociologue que je suis sait bien qu'il existe une frange extrémiste, mais pas 25 % de fascistes ou de néo-nazis en Alsace. Bizarrement, il n'y a même pas de cellule FN à Strasbourg, le parti n'a pas trouvé assez de militants pour constituer une liste... Mais presque tout le monde ici connaît, dans son entourage ou sa famille, un électeur du FN à qui il ne sait plus comment parler. D'où l'idée de ces « ateliers ». Car, ces électeurs, il faut entendre ce qu'ils disent. Affirmer : « Les Arabes nous envahissent » ou « plus efficace » encore « Les juifs tiennent tout », est surtout une manière de se faire écouter, d'exister. Derrière leur xénophobie, j'entends, moi, une grande violence plus qu'une idéologie. Le mot qui revient le plus souvent dans leur bouche est : « manipulation ». Les médias, les hommes politiques, les profs, l'élite, tout le monde nous manipule, voilà leur sentiment. Les électeurs de l'extrême droite ne font plus confiance à la parole.

Télérama : Dans ces ateliers, il s'agit donc d'apprendre à argumenter pour retisser le lien. Comment ?

Philippe Breton : D'abord, en ne confondant pas l'argumentation avec la performance oratoire, confusion fréquente en France à cause de la place symbolique qu'y occupe la haute culture. Or, entre bien parler et avoir quelque chose à dire pour convaincre les autres, il n'y a au fond pas grand-chose de commun. Dans un stage, quand je demande : « Qu'est-ce, pour vous, que "convaincre" ? », les jeunes répondent « séduire », les plus âgés « faire une démonstration logique ». Or, il existe une troisième voie qui passe essentiellement par l'écoute car, à moins d'avoir exactement les mêmes références, on peut rarement convaincre quelqu'un avec les raisons qui nous ont convaincus nous-mêmes.

Télérama : N'y a-t-il pas une frayeur à imaginer que la discussion va vous faire changer d'opinion quand déjà vous avez du mal à vous en faire une ?

Philippe Breton : C'est l'obstacle majeur : le déficit de culture générale, c'est-à-dire la capacité d'accueillir ce que des gens différents de soi peuvent dire et pen-

@ Sur le web

Prolongez la discussion sur les forums de www.telerama.fr

ser. Or sans cette conscience du monde de l'autre, on n'a ni argument ni opinion. Une classe moyenne sait aujourd'hui se débrouiller dans les relations sociales, voyager, elle a rencontré des étrangers chez eux, fait l'expérience d'être étranger ailleurs... Mais elle ne se rend pas toujours compte que tant d'autres ont été laissés sur le bord de la route et n'ont aucune idée d'un autre monde que le leur.

Télérama : Quels sont les lieux de recul de la parole ?

Philippe Breton : Les lieux de la non-parole, hélas sont partout. Partout où il y a de la violence. Historiquement, anthropologiquement même, la parole et la violence se sont nouées ensemble, l'une comme la maîtrise de l'autre. Un conflit où la négociation est impossible se replie sur une forme de violence mutuelle : j'impose ma décision ; en face, les autres vont développer des actions violentes pour bloquer cette décision. Dans le climat politique français actuel, ce recul de la parole est visible dans la gestion de grands dossiers essentiels.

Télérama : Quel rôle les médias tiennent-ils (ou non) dans la circulation de la parole ?

Philippe Breton : De plus en plus, les médias fondent leurs programmes sur le « talk show », littéralement la mise en scène de la parole ou le débat. Ce qui est bien en soi. Mais le public éprouve à la fois une formidable demande d'entendre des gens débattre et, en même temps, une extraordinaire méfiance spontanée : on voit bien que les oppositions sont artificielles, les discours fabriqués, contraints par le dispositif. On ne commence à parler vraiment que lorsque chacun s'oublie, pour ne penser qu'à ce qu'il dit et à la façon dont l'autre va le recevoir. Or dans les débats organisés, le média interdit presque aux protagonistes de s'oublier : vous êtes « pour » ou « contre », vous êtes l'extraverti ou le provocateur, restez dans votre rôle ! Mais si je critique les médias, ce n'est pas tant pour ce qu'ils produisent que pour le monopole qu'ils exercent : il faudrait réinventer en concurrence d'autres modalités de circulation de la parole. Remettre de la parole là où les gens vivent.

Télérama : Et nous devrions tous nous mettre à la rhétorique, cet art de convaincre ?

Philippe Breton : Il ne s'agit pas de traduire Cicéron ou Aristote pendant des heures, mais d'y pulser les ressources immenses qu'ils nous ont laissées de leur expérience de la démocratie naissante. Je regrette souvent que la rhétorique ait disparu de l'enseignement public en 1905. Seuls les jésuites l'ont maintenue parce qu'ils formaient les élites. Or la démocratie, avant d'être un ensemble de valeurs, se réalise dans des pratiques pour lesquelles il faut acquérir des compétences, entre autres par la rhétorique : à se former une opinion, à l'argumenter – c'est-à-dire à chercher dans ce que dit l'autre ce qui peut le convaincre –, à décrire un événement ou un problème. L'urgence est là : la parole est précieuse, elle est le ciment de notre lien social, pas un luxe pour gens cultivés ●

Propos recueillis par

Catherine Portevin



« Il ne faut pas confondre argumentation et performance oratoire. Entre bien parler et avoir quelque chose à dire, il n'y a pas grand-chose de commun. »